

Îlette enfance

1

C'est probablement un dimanche que je fis la connaissance de Marie-Thérèse. Un dimanche après-midi... Ou plutôt un samedi après-midi, car c'était un jour sans vêpres. La visite était attendue. Nous avons rebalayé la véranda déjà propre. Nous avons fait nos devoirs et appris nos leçons. On ne badinait pas avec cela à la maison !

Était-ce l'hiver ?... Ou bien l'été ?...

Il faisait un peu gris... Un peu bourdonnant. Le grand *piéd d'pêches** au-delà des limites du jardin clos était tranquille. Une rose de neige perdait ses pétales brillants dans un parterre. Malgré cette atmosphère figée, il y avait, dans l'air, de l'inusité et je vivais cette attente avec une certaine angoisse...

Tout-à-coup, le décor se mit à remuer. Ma demi-sœur Armande, dite « Marraine », ma mère, et même mon père, étaient au milieu de la cour.

Au *barreau**, dans sa robe bleu marine parsemée d'étoiles blanches, se tenait une toute petite grand-mère, chapeauté comme c'était l'usage. Chapeauté mais surtout poudrée ! Depuis la véranda on pouvait voir et humer cette épaisse couche de poudre de riz qui lui couvrait le visage, sentir cette odeur de l'amidon qui, en s'alchimisant au contact de la peau, en révélait la note très personnelle. Je n'avais pas de mot à ce moment-là pour définir cette fragrance qui émanait de la coquette petite vieille dame, mais je crois pouvoir dire maintenant que cette

note de cœur était celle de la bonté, cette bonté pudique et infiniment patiente des humbles gens.

Plus tard, lors d'ultérieures visites, on pressentait cette odeur. Elle nous arrivait par effluves, distillée dans la vapeur tiède de l'après-midi, tandis que la vieille dame était encore à grimper le sentier qui menait à notre maison. On disait : « *Ah ! I sent Madame Raphaël !* ».

La vieille dame tenait d'une main une pelote de fil et un crochet. Son cabas était étroitement pressé sous son aisselle. L'autre main, racornie, pendait, inutile, sur sa poitrine. Toute la petite grand-mère était d'ailleurs racornie. Mais ses rides empoudrées souriaient affablement sous son chapeau de paille noir. C'était une fort jolie grand-mère, bien qu'il lui manquât au moins quatre dents devant !

Il fallut venir embrasser toute cette poudre. La sueur l'avait bien amalgamée sur la peau. Et j'eus la sensation de poser mes lèvres sur du carton un peu mouillé. Mais cette scène n'était que prélude !...

— *La cour l'est joli*, fit madame Raphaël, d'un ton admiratif. *Nana plein d'rosiers.*

— *Oui, mais c'est beaucoup d'travail*, dit Armande. *Matin et soir i faut arroser.*

— *Allons rentrer, va faire meilleur dans la case.*

Sous la conduite de ma mère le groupe des adultes progressait nonchalamment vers la maison. Les rituelles phrases de bienvenue continuaient à ronronner autour de moi. Rien n'avait plus d'importance car je me trouvais devant Marie-Thérèse ! Je ne sais d'où elle avait surgi. Elle était là, debout près du *barreau**, contre le pied de francisca. Elle me regardait... Sous la capeline de paille, un petit visage couleur de café au lait. De longs cheveux noirs lâchés sur son dos. Des yeux, noirs aussi... étranges... sauvages... Ces yeux-là, je l'ai su tout de suite, sans pouvoir encore le formuler, catalyseraient beaucoup de mes souvenirs d'enfant.

Pour la forme nous pénétrâmes dans la maison à la suite des grandes personnes. Nous savions que, sacs et paquets posés, phrases de convenance énoncées — *Alors les jolies filles ? Zot i travaille bien l'école ? Zot i obéi bien ?* — recommandations faites de ne pas se salir, de ne pas trop s'éloigner, nous serions chassées de ce monde d'adultes par le sempiternel : « *Allez jouer asteur marmailles ! Allez jouer dehors !* ». Injonction qui ne manquait pas de nous frustrer en nous excluant de ces conversations que nous imaginions pleines d'intérêt, de secrets passionnants, mais qui, en revanche, nous délivrait : c'était le coup d'envol vers notre liberté, sans ma mère pour nous reprocher telle parole incongrue, telle tâche mal faite... ou pour nous convier aux joies de l'arithmétique.

Nous nous retrouvâmes toutes les trois : Marie-Thérèse, ma sœur Lisa et moi. Comment les enfants font-ils connaissance ?... Se flairent-ils comme les animaux ? Je ne savais pas dire de ces invites gentilles : « Viens, je te montre ma poupée... ou ma trottinette »

La petite déesse café au lait était debout, dans sa robe blanche qu'il ne fallait pas salir. Son immense capeline de vétiver ombrait un peu son visage. Elle nous fixait, sans ciller, avec ce même regard sauvage... Je ne sais quel laps de temps s'est écoulé avant que nous nous retrouvions derrière la maison, dans ce corridor de verdure qui était notre coin, notre temple.

Marie-Thérèse, assise par terre dans sa belle robe blanche, composait, sans mot dire, le menu d'une dînette : de la terre en guise de riz, des brèdes z'*herbes dures**, un rougail de tomates vertes écrasé sur une grosse pierre... On cassa un *baba figue** pour figurer le cochon. Redoutable le lait de ce *baba* pour les robes blanches !

Je contempiais Marie-Thérèse qui, avec la concentration d'un grand maître-queux, goûtait sa préparation, rajoutant une subtile pincée de sel... une idée de poivre... Quand ce fut prêt, elle la disposa sur de larges feuilles de songe, qu'elle nous présenta

cérémonieusement dans ses mains ouvertes. Nous goûtâmes à notre tour. *Mmm !* fis-je, avec un appétit qui n'était pas seulement imaginaire. *Mmm ! Lé bon !*

Le ciel s'éclaira. J'eus droit au premier sourire de Marie-Thérèse.

Elle habitait *anbalaba*, tout au bord de la rivière. Une paillote, sur un petit bout de terre concédé par mon père. Elle habitait avec son grand-père et sa grand-mère. Dieu sait comment et pourquoi ce vieux couple avec leur petite-fille avait atterri un jour sur notre propriété ! Le grand-père ne travaillait pas pour nous. Il était bien trop vieux ! Mais Papa leur avait quand même donné la terre. Le *granmoune** était sauvage. Il ne fréquentait personne. Si on prenait la peine de grimper jusqu'au sommet de la butte qui dominait leur case, on pouvait apercevoir sa silhouette, courbée à piocher son champ de patates ou donnant à manger à ses quelques animaux qu'il protégeait jalousement, n'hésitant pas à sabrer le collet des chiens et des chats qui s'aventuraient un peu trop près. Mais il ne sortait jamais. Il n'allait pas à la messe, ni même à la boutique.

Madame Raphaël, plus sociable que son époux, venait régulièrement nous rendre visite et faisait parfois la route avec nous quand nous allions à l'église, mais je ne l'ai jamais entendu raconter les détails de leur histoire.

Marie-Thérèse était orpheline. Cela m'émouvait tellement que je ne pouvais que l'aimer. J'aurais voulu la prendre pour sœur, la garder toujours avec moi. Je ne pouvais supporter qu'elle ne mange que des patates tous les jours, qu'elle n'aille pas à l'école. Mais elle était le soutien des deux vieux : c'était elle qui tenait le ménage, qui faisait les commissions... Et puis, à dire vrai, l'école ne l'intéressait guère. J'ai essayé de lui apprendre l'alphabet, mais elle préférait jouer. Alors je l'ai laissée. Je l'ai seulement regardée vivre, rire, bouder, s'amuser... De cyclone en cyclone, elle a poussé auprès de moi comme une plante sauvage.

Elle est restée là-bas.

Elle vagabonde dans la rivière. Elle saute, tellement légère, sur les rochers encoints de souvenirs... Elle danse encore, petit elfe *marronneur**, sur les sentiers de mon enfance.

Mon enfance est une île, au-delà de tout jeu de mots. Ile, dans ma langue intérieure, veut dire seule. Îlette solitude... C'est le poète Alain Lorraine qui écrit cette expression. Elle me semble traduire parfaitement l'atmosphère dont fut imprégnée et dont m'imprégna ma prime jeunesse.

J'ai vécu longtemps à Saint François... C'est à l'heure actuelle, une banlieue de la capitale. On y accède par neuf kilomètres d'une route bordée d'immeubles et de villas plutôt cossues. Il y en avait déjà, lorsque j'étais petite, de ces résidences de gens riches, qui fuyaient la chaleur du littoral en venant s'installer sur les pentes. Elles étaient peu nombreuses. Je les voyais rarement. Pour monter chez nous, depuis Saint-Denis, nous prenions les raidillons. Puis nous traversions la ravine.

Nos terres étaient entre deux ravines : Moufia et Laverdure. Je me souviens des jours où le brouillard, s'étendant en larges nappes au-dessus de ces ravines, nous isolait du reste du monde. C'était immensément beau. Immensément angoissant. Je me perdais dans cette beauté. Je jouais avec cette angoisse. À imaginer que plus jamais je n'irais à l'école, que plus jamais personne ne monterait le sentier, d'ailleurs effiloché dans le brouillard. Plus jamais ! Nous étions définitivement seuls !

Et puis cette magie un peu morbide se dissipait. Le paysage se retrouvait tout à coup baigné d'une lumière mouillée, irisée d'arc-en-ciel. Je scrutais le chemin qui débouchait de la ravine sombre... Il n'y avait personne, sinon, parfois, un journalier encapuchonné de *goni** qui regagnait sa case.

Case... Voilà un mot qui s'est bien dévergondé ! Il a trouvé ses entrées chez les riches. Les maisons de maîtres, somptueux

vestiges coloniaux, sont des «cases créoles». Cases aussi les villas saint-gilloises et les cubes de béton qui ont poussé un peu partout sur l'île...

Une case, pour nous, c'était autre chose.

La nôtre était la plus grande sur la propriété. C'était naturel. Nous étions les propriétaires ! Les quelques autres familles qui vivaient sur l'habitation étaient des *colons** ou des journaliers. Lorsque ceux-ci arrivaient pour s'établir, ils avaient parfois la chance de trouver une cahute vide que le cyclone avait épargnée, une cabane envahie par les *puces Comores**. Ils retapaient le toit avec quelques bottes de vétiver ou de la *paille canne*. Souvent il n'y avait rien et ils devaient se débrouiller. En deux jours, ils avaient réuni les modestes matériaux : des calumets, de la paille, du bois léger, des *cordes choka**... Un peu plus tard ils bâtiraient, à proximité, une autre cabane, plus petite, et ils y installeraient quelques galets pour le foyer. La case avait en général deux pièces. Parfois une seule. Les familles s'entassaient là-dedans.

Je me souviens de la case d'Alcide. Il y avait longtemps que ce *colon** vivait sur la propriété. Il devait, je crois, être là avant nous. Sa famille était nombreuse. Je me souviens de tous ces petits garçons, qui auraient pu être nos compagnons d'enfance, mais qu'il nous était interdit de fréquenter. Pour la double raison que nous étions des filles et que nous étions des *mamzelles*. Pas question de jouer avec les fils du *colon** !

Ils habitaient à environ deux kilomètres de chez nous en remontant la propriété. Mise à part la case de Marie-Thérèse, c'était notre voisinage le plus proche. Ma sœur et moi nous allions parfois leur *faire des commissions*, appeler Alcide pour diverses corvées. Sa case était en contrebas du chemin de charrettes. On y accédait par une allée étroite, qui descendait à pic... De petites marguerites roses et blanches couraient follement le long de la pente, déversant leur gaîté insouciant

jusqu'à la demeure, tellement minuscule qu'elle disparaissait, presque entièrement, sous son toit de paille qui balayait le sol.

— *La point personne ?... La point personne ?!*... Nous appelions depuis le chemin. Il y avait souvent, dans la cour, l'un ou l'autre petit garçon, nu, bleu de froid. Nous n'avions pas le temps de nous demander si nous faisons un péché en apercevant son anatomie, car la maman ou la grande sœur, Rosine, sortait de la case, jetait hâtivement un symbolique bout de toile sur le petit, et le poussait dans la cuisine. Nous, on criait la commission dont on nous avait chargées et on repartait.

Il arrivait que nous devions attendre Alcide qui travaillait dans le *carreau d'patates*. Alors on était invitées à entrer. Il y avait un vieux lit d'une place. Une ferraille où s'affaissait une paillasse de maïs. On s'asseyait dessus. Cela grinçait, crissait...

On nous proposait *un p'tit coup d'sec**. Pure politesse !... On savait bien que les filles de Monsieur Fontaine ne buvaient pas de rhum. Alors on nous servait une moque d'eau sucrée. Pas tout l'temps ! Car la famille Alcide n'avait pas toujours de quoi offrir de l'eau sucrée ! Et puis il ne nous était pas recommandé de boire de cette eau directement puisée dans la baille ! Cela pouvait donner la typhoïde ou la poliomyélite !

Nous attendions... Rosine, dite Nénène, comme tant de sœurs aînées, attendait aussi, debout en face de nous. Elle avait toujours l'air de nous regarder comme si nous étions des échantillons d'une espèce précieuse. Beaucoup plus âgée que nous, elle était très belle, malgré ses dents noircies et cassées. Elle souriait vaguement sous son chapeau de paille posé un peu trop bas sur son front. Lorsque nous restions assez longtemps, elle nous mettait un peu de poudre, *d'essence*... Pour nous faire plaisir. Et puis parce que c'était la coutume ! Les gens de ce temps-là vous invitaient volontiers à vous laver la figure ou à

1 *La point personne ?*: Est-ce qu'il y a quelqu'un ?

vous remettre de la poudre... Nous fermions les yeux... Nous fronçons le nez sous la chatouille de la houppette rose que Rosine promenait sur notre visage avec des gestes de grande sœur. Elle riait, Rosine...

Nous redescendions en suivant la canalisation de bambou qui courait le long du sentier. L'eau fraîche bruissait à l'intérieur des tiges, étayées de distance en distance, par des bouts de bois ou des branches fourchues. Le bambou était, en général, coupé en deux sur sa longueur. C'était devenu un de nos jeux favoris d'y faire voguer de petits bateaux de fleurs d'indigo (jeu interdit bien sûr, car cela encombrait les canalisation). Nos bateaux jaunes se précipitaient, tournoyaient dans le courant très rapide et faisaient naufrage contre les nœuds de la canalisation... C'était suprêmement excitant ! Mais quand Papa visitait la propriété, il s'apercevait tout d'suite que nous nous étions amusées aux *p'tits bateaux*. Il se fâchait : « *Mais bann de folles ! Zot i comprend pas qu'ça i bouche canal !* ».

Nous avons d'autres distractions aussi peu recommandables. Par exemple, desceller d'énormes rochers et les faire rouler le long d'une pente à pic qui dominait le verger de goyaves et de pêches... Les galets se détachaient, prenaient de la vitesse et, en bonds vertigineux, dévalaient la pente, pour continuer leurs cascades jusque dans le plat. Miraculeusement nous n'avons jamais tué personne, ni même arraché un arbre. Mais nous avons reçu de mémorables raclées.

D'ailleurs, voulant imiter les rochers, c'est nous-mêmes que, dans un fol élan, nous lancions parfois sur la pente, depuis la plus haute branche d'un margousier... Là encore, à part quelques petits bobos et boursouflures, ces roulades périlleuses ne nous ont laissé que le merveilleux souvenir des jeux interdits.

Un autre moyen d'éprouver des émotions fortes, c'était, par gros temps, sous prétexte de se rendre compte si la ravine

coulait, d'aller se jucher sur « notre » filao. Ce filao avait poussé curieusement, planté perpendiculairement à la falaise, au-dessus de la ravine Moufia. Nous restions là, suspendues dans le vide, goûtant la dangereuse et enivrante sensation de risquer, à chaque rafale, d'être précipitées dans l'abîme.

Mais nous jouions aussi à des jeux moins suicidaires: « Papa qui tape », « Maman qui donne ». Jeux, au demeurant, un peu simplistes: l'une de nous poursuivait l'autre avec une branche et la frappait très fort si elle la rattrapait : c'était « Papa qui tape ». Dans « Maman qui donne », l'une, la maman, devait donner un cadeau, symboliquement représenté par la première feuille ou le premier petit galet rencontrés...

Nous avons vécu ainsi de ces jeux-duos, duos de délices et de peur, jusqu'à ce que nous fûmes un trio. Jusqu'à Marie-Thérèse. Je ne sais quelles traces cette petite compagne d'enfance a laissées dans l'âme de ma sœur aînée... Pour moi, c'est la jumelle que j'ai abandonnée à la croisée d'un chemin — à moins que ce ne soit elle qui m'ait abandonnée — j'ai emporté son souvenir dans les pages de ma mémoire. Comme une de ces petites fleurs que nous conservions dans nos livres... Une petite fleur... Rien d'autre...

Car elle n'a pas laissé de mot.

J'en ai fait provision, moi, de mots. De mots... J'en ai habillé la petite fille comme d'un habit de reine. Elle se promène maintenant, alourdie de ces bijoux. Il fut un temps où elle en perdit la tête. Elle en oublia les phrases chuchotées dans le corridor de verdure, les secrets racontés à mi-voix... car le calumet trop mince ne nous protégeait guère de l'adulte ! Elle en oublia jusqu'aux jurons, qu'elle chuchotait également, avec, dans l'âme, un nuage de péché et, sur les lèvres, un goût de fruit défendu.